

Des mots et des femmes. Rencontres linguistiques, Actes de la journée d'étude tenue à l'Université de Florence (Italie), le 1^{er} décembre 2006, édités par Annick Farina et Rachele Raus, Florence (Italie), Firenze University Press, 2007, 147 p.

« Donc, l'homme comme modèle, j'ai abandonné cela » (Josette Rey-Debove, 2004 : 230 ¹).	« Femme . s.f. La femelle de l'homme » (<i>Dictionnaire de l'Académie française</i> , 1694).	« FEMME , N.f. Être humain de sexe féminin, la compagne de l'homme » (<i>Petit Larousse illustré</i> 1906).
---	--	---

Comme tous les locuteurs, les femmes consultent les dictionnaires afin de résoudre des difficultés liées au fonctionnement linguistique d'un mot. Souvent, cette quête concerne l'orthographe, le ou les sens, les registres de l'usage, etc. Du point de vue professionnel, quelques femmes s'engagent dans la carrière de lexicographes, tandis que d'autres se concentrent sur l'analyse et la critique des dictionnaires. Les femmes lexicographes sont bien visibles dans le paysage dictionnaire contemporain, certaines assumant même d'importantes responsabilités éditoriales. Mais, comme l'a souvent rappelé Josette Rey-Debove (JRD), il a fallu que les femmes soient tenaces et prennent la place qui leur revenait dans cet univers d'hommes¹. Entre Herrade de Landsberg (vers 1125-1195), la première femme encyclopédiste-lexicographe, et JRD, la plus éminente des femmes lexicographes modernes, plusieurs siècles ont glissé dans les pages de l'histoire n'inscrivant aucun nom de femme ayant influencé durablement la profession, du moins pour le français. JRD a consacré plus d'un demi-siècle à l'univers du dictionnaire, un parcours exceptionnel qui justifie qu'on la considère comme l'une des figures emblématiques de la dictionnaire. Toute référence aux avancées de la lexicographie croise la trajectoire de JRD. Tout en dirigeant l'élaboration de plusieurs dictionnaires, elle a développé sa pensée dans une substantielle production d'articles et de livres qui ont résisté au temps. Son influence demeure très forte parmi les théoriciens et les praticiens de la profession. La rencontre dont il sera rendu compte lui était dédiée.

La femme et le vocabulaire qui s'y rapporte occupent aujourd'hui une place non négligeable dans les nomenclatures de dictionnaires comme en témoignent amplement les macrostructures et les microstructures. Leur présence est manifeste dans les entrées, dans la morphologie, dans les définitions, dans l'*exemplification* et la citation (sujet et/ou autrice²), ainsi que dans l'encyclopédie et l'iconographie, le cas échéant. Les études sur le traitement des mots se rapportant à la femme et au corps féminin dans les dictionnaires sont légion. On a scruté et catalogué les énoncés et les discours relatifs à la femme et on a statué sur sa position dans la société, sur son rapport à l'homme, sur sa sexualité, sur son anatomie, sur ses comportements, sur ses attitudes, sur ses qualités, sur ses défauts, etc. Cependant, de nombreux tabous et interdits sociaux ont longtemps tenu des mots du féminin à l'écart des dictionnaires, occultant ainsi la contribution des femmes à l'évolution du lexique. À titre d'exemples révélateur de ces entraves, prenons à témoin un quatuor de vocables relevant de l'anatomie et de la sexualité – *clitoris*, *orgasme*, *vagin*, *vulve* – et voyons combien de temps il aura fallu avant de les voir accéder au *Petit Larousse illustré*. Lancé en 1905, le PLI³ est mis à jour annuellement. Il en était donc à sa cent cinquatrième édition en 2008 (= PLI 2009). Cette pérennité séculaire en fait un terrain d'enquête idéal pour suivre l'évolution de la langue et de la société sur plus d'un siècle. Les quatre mots cités furent intégrés à la nomenclature suivant la chronologie établie dans le tableau 1. Il aura fallu patienter 18 ans, c'est-à-dire jusqu'à

1. Josette Rey-Debove, Les femmes et les dictionnaires, *Revue d'aménagement linguistique*, n° 107, hiver 2004, p. 227-234.

2. Nous favorisons le féminin historique. Il existe en ce moment dans la francophonie un flottement quant à la morphologie ou à la graphie du féminin du mot *auteur*. On trouve un *auteur* (France), une *auteur* (Belgique), une *auteure* (Québec, Suisse) et de plus en plus fréquemment une *autrice* (voir la note du *Nouveau Petit Robert* 2009 sur cette question à l'article *auteur*).

3. Le premier PLI est paru en juillet 1905, mais la date inscrite sur la page titre est 1906. On prendra dès lors l'habitude de distinguer la date de publication et celle du millésime. Suivant la coutume, les dates citées correspondent aux millésimes et non à l'année de publication du PLI. Ainsi, le PLI 1924 fut publié en 1923.

la première refonte du PLI en 1923 (= PLI 1924) avant de voir consignés deux des termes retenus, soit *vagin* et *vulve*. Quant aux deux autres mots, *clitoris* et *orgasme*, l'attente s'est étirée sur 35 années supplémentaires avant de les voir figurer à la nomenclature lors de la refonte de 1958 (= PLI 1959). Il aura fallu plus d'un demi-siècle pour que ces quatre mots rejoignent la nomenclature, et cela ne s'est pas fait sans tiraillements. Il y aurait beaucoup à dire sur le traitement réservé à ce quatuor lexical, mais ce n'est pas ici le lieu de mener une telle étude. On se contentera de retranscrire les définitions proposées lors de l'accès au PLI et les formules privilégiées à l'autre extrémité du spectre dans le PLI 2009, sans autres commentaires, les formulations invitant à un examen critique.

TABLEAU 1 : Dates d'intégration des vocables dans le PLI

Dates d'entrée au PLI (millésimes) et définitions				
Mots	PLI 1906	PLI 1924	PLI 1959	PLI 2009
clitoris	Ø	Ø	« Petit organe érectile de la vulve, situé en avant du méat urinaire. »	« Petit organe érectile situé à la partie antérieure de la vulve. »
orgasme	Ø	Ø	« Le plus haut point de l'excitation génésique ⁴ . »	« Point culminant du plaisir sexuel. »
vagin	Ø	« Canal auquel aboutit le col de l'utérus et qui s'ouvre dans la vulve. »	« Canal auquel aboutit le col de l'utérus et qui s'ouvre dans la vulve. »	« Organe génital interne de la femme et des femelles de mammifères placentaires, qui s'attache à une extrémité autour du col de l'utérus et qui s'ouvre à l'autre extrémité au niveau de la vulve. »
vulve	Ø	« Ensemble des parties génitales externes chez la femme et les femelles des animaux supérieurs. »	« Ensemble des parties génitales externes chez la femme et les femelles des animaux supérieurs. »	« Ensemble des organes génitaux externes, chez la femme et des femelles de mammifères placentaires. »

Gabrielle Saint-Yves (GSY; p. 13-26) ouvre la série des contributions en examinant le rôle des femmes dans les débats linguistiques portant sur la norme au tournant du xx^e siècle, au Canada français. Pour ce faire, elle analyse les chroniques de langue rédigées par des femmes ayant pris la parole dans des écrits périodiques au début des années 1900. Elle répertorie les procédés de féminisation linguistique mis en œuvre au début du xx^e siècle, en plein milieu de la période des glossaires. Il en ressort que les chroniqueuses ont exercé une influence sur l'orientation de la norme, en particulier en ce qui a trait à la féminisation de certains termes, par exemple *ambulancière*, *femme médecin* et *inspectrice*. Ces créations lexicales démontrent la vitalité de la langue et l'impact de la société sur celle-ci. Les mécanismes utilisés sont conventionnels (dérivation, épécénisation, dérivation syntagmatique); on recourt aussi à un procédé plus rare, soit l'adjonction de mot *femme* devant un nom de métier ou de profession, faisant de ce terme une sorte de « préfixoïde ». Parfois, les composantes sont unies par un trait d'union (*femme-médecin*), d'autres fois aucun signe diacritique ne les lie (*femme chimiste*).

Les chroniqueuses contribuent à la diffusion de la féminisation et elles participent à la mise au point d'outils de correction linguistique. En ouvrant « la langue à la néologie, ces femmes ont en même

4. Le terme *génésique* signifie « Relatif à la génération » (PLI 1959).

temps fait valoir l'importance de l'héritage proprement linguistique canadien » (p. 25), ainsi que l'évolution générale de la langue. Leur influence est certes discrète, mais elle est efficace. GSY montre aussi que la place des femmes n'était pas assurée et qu'une distance était maintenue entre les chroniqueurs et les chroniqueuses. L'action de ces femmes n'a pas mené à une association entre les chroniqueurs et leurs collègues féminines. Les femmes ont travaillé en circuit fermé et dans une durée bien circonscrite. Certaines questions demeurent en suspens comme celle des moyens à mettre en œuvre pour regrouper les actions trop dispersées et faire front commun. Les chroniqueuses ne semblent pas avoir senti le besoin de se rassembler en cercles pour renforcer leur mission; elles auraient plutôt agité en solitaires. On ne connaît pas non plus leur opinion à l'égard des institutions comme la Société du parler français au Canada.

Marie-Marthe Gervais-le Garff (p. 27-40) traite de la féminisation et de l'usage des termes qui en sont issus. Son créneau d'analyse est l'enseignement du français en tant que langue étrangère en France. Elle cerne le rôle de différentes instances intervenant dans ce dossier, comme l'Académie française, dont l'action et la position à l'égard de la langue sont rappelées. « Selon l'Académie, les pays qui ont le français comme langue commune se doivent de respecter l'unité de la langue » (p. 28).

L'action de l'Académie visait à ralentir les avancées de la féminisation en France. Ces recommandations sont allées à l'encontre du souhait de la majorité des francophones de voir s'instaurer la féminisation, même en France. Puis l'autrice fait état d'une étude quantitative portant sur l'implantation des formes du féminin, soit *auteur*, *chercheur* et *député*.

* * *

Cet article appelle une brève digression pour réagir aux remontrances qui se cachent derrière les remarques de l'Académie. Je me positionnerai en tant que locuteur de la francophonie périphérique puisque tel est mon statut. Au-delà de tous les discours officiels, avec bien entendu des exceptions notables et sincères, il paraît clairement que l'Académie et d'autres instances de la francophonie tiennent des discours sur la langue française qui ont quelque chose de janusien. L'Académie discourt sur le respect des « autres français » alors qu'en réalité, sa position est davantage conservatrice, sinon autoritaire, et tournée du côté d'une norme unique. À preuve, elle considère comme déviants la plupart des usages nouveaux proposés. Aussi recommande-t-elle à la France de ne pas « donner l'exemple de semblables déviations » (citée, p. 29). Pour l'Académie, l'idée de « langue en partage » reste une vue de l'esprit, un vœu pieux. En réalité, pour cette institution, il n'y a qu'un seul français parsemé de quelques survivances lexicales du temps de Vaugelas et de quelques créations nées dans la foulée de la modernité. Le reste est un magma de mots plus ou moins marginalisés et traités comme tels. Les mots relevant de la diatopie possèdent un statut très particulier; ils ne sont considérés ni comme des mots ressortissant naturellement et pleinement du français de référence ni comme des mots tout à fait étrangers à cette base commune. Ils demeurent marqués au coin de la différence excluante plutôt que de la différence incluyente⁵. Pour parler de ces mots – les québécoismes et les helvétismes, par exemple –, on use d'un bouquet d'épithètes tels que *savoureux*, *pittoresques*, *étonnants*, *drôles*, vocables choisis parmi une constellation de qualificatifs qui, en réalité, bloquent toute tentative d'intégration au fonds commun, car ces mots qualifiants restent des classificateurs dont la fonction consiste à marginaliser l'autre dans le grand corps de la francophonie. L'effet produit chez les locuteurs périphériques est d'abord un constat d'exclusion ou plutôt de non-inclusion, de mise à l'écart. Ensuite, il apparaît que le concept de « francophonie » est réducteur. Il est perçu comme étant centré non pas sur la langue en tant que système – la francophonie linguistique officielle et abstraite –, mais sur le lexique, qui plus est sur la part du lexique propre à une région dont on exhibe les particularismes dans les dictionnaires comme s'il s'agissait de curiosités ou de singularités destinées à divertir les Français. Ce lexique diffusé dans les dictionnaires

5. Sur ce sujet, voir Jean-Claude Boulanger, Sur les variations éditoriales dans l'adresse « Aux lecteurs » du *Petit Larousse illustré* de 1906 à 2005, *Cahiers de lexicologie*, n° 88, fasc. 1, 2006, p. 125-159.

est chapeauté par le vocable *francophonie*; appellation qui crée un paradoxe. En France, on appelle *francophonismes* les mots qui ont des résonances diatopiques, alors que dans les contextes régionaux, le terme s'applique aux mots communs⁶ à la communauté des parlants français. Par ailleurs, il y aurait deux conceptions de la francophonie sur le plan linguistique, l'une se rapportant à la langue en tant que système, l'autre étant circonscrite au lexique dictionnaire. La langue demeurant une abstraction, ce sont les dictionnaires français qui concrétisent la francophonie sur le plan lexical. Cette institution est définie en prenant comme pivot les sous-lexiques géographiquement captifs et aux accents catalogués de ludiques, la France se maintenant à l'écart de cette cartographie, ce qui exacerbe quelques observateurs périphériques et conforte les adeptes de l'Académie et les tenants de la norme unique.

* * *

Après cet intermède, reprenons le fil du compte rendu. Jean Pruvost (p. 41-68) cherche à retracer le parcours de la lexicographie « quant au rapport établi entre les hommes et les femmes » (p. 41). Il remonte le temps en quête des femmes ayant exercé ou exerçant le métier de lexicographes. Il piste aussi les dictionnaires à la recherche des discours sur la femme, car la femme est bien un sujet textuel. Il suit l'évolution de Robert Estienne (1539) jusqu'aux plus récentes œuvres laroussiennes et robertiennes. Il aborde brièvement le sujet de la « néobienséance langagière » (le politiquement correct) au regard des pratiques québécoise et française. Il conclut que l'encodage des dictionnaires obéit à des règles sociales et militantes, paramètres qui varient suivant des groupes sociaux, même s'il s'agit de la même langue. La deuxième partie de l'article examine la situation de la femme en tant qu'architecte et rédactrice dans le processus d'élaboration des dictionnaires. Quelques figures se détachent, dont celle de Josette Rey-Debove, l'incontestable chef de file.

Annick Farina (p. 69-81) part à la recherche de l'image de la femme dans *L'Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot. Les femmes n'ont pas été sollicitées directement pour contribuer à la rédaction de ce monument. Toutefois leur présence et/ou leur influence sont nettement perceptibles. L'autrice évoque l'influence de Madame de Pompadour, de Madame Geoffrin et de Catherine II, parmi d'autres. Il est fait état des divers thèmes où la présence des femmes est nettement perceptible : les sciences, les inventions, les informatrices ou les conseillères, les femmes de lettres, etc. À côté des femmes ayant contribué au contenu, il y a celles dont on parle. Elles sont identifiées à deux catégories : les femmes ayant existé et les personnages imaginaires (littérature, mythologie, bible), la palme revenant aux déesses gréco-romaines. Vient ensuite les façons dont on parle de la femme. Deux points de vue se dégagent : d'abord, la femme est présentée en tant que personne occupant des fonctions dans la société, exerçant un métier ou une profession; ensuite, la femme est présentée en tant que personne physique et morale; ces aspects (qualités, défauts, comportements, éducation, mœurs, etc.) apparaissent dans les articles traitant de sujets propres aux femmes ou dans des sections d'articles les concernant, par exemple l'anatomie, la médecine, la morale.

Valeria Zotti (p. 83-96) cible les connotations rattachées aux mots désignant la femme dans les dictionnaires bilingues. Ces traits ajoutés à une définition peuvent causer des problèmes de traduction lors du passage d'une langue à une autre. Un corpus a été constitué à partir du *Trésor de la langue française* (version électronique). Le lexique a été obtenu en retenant les entrées dont la ou les définitions comportaient le mot *femme*. L'autrice a obtenu 1352 occurrences qu'elle a classées par thèmes, soit l'apparence physique (ex. : *bringue*), le métier de prostituée (ex. : *amazone*), la femme cultivée (ex. : *bas-bleu*) et les images animalières (ex. : *cheval*). La recherche a consisté à comparer les traductions de ces mots français dans trois dictionnaires bilingues contemporains français/italien. Les résultats sont classés en trois catégories et analysés :

6. Voir Jean-Claude Boulanger « Images de la norme du français québécois. Les perspectives lexicographiques contemporaines », *Cahiers de lexicologie*, n° 75, fasc. 2, 1999, p. 113-127.

1. L'absence d'équivalents dénotatifs (ex. : *amazone*).
2. La présence d'équivalents dénotatifs, mais l'absence d'équivalents connotatifs (ex. : *bringue*).
3. La présence simultanée d'équivalents dénotatifs et d'équivalents connotatifs (ex. : *bobonne*).

Mariadomenica Lo Nostro (p. 97-108) synthétise l'image de la femme dans trois dictionnaires bilingues italien/français. Le propos est centré sur la représentation mentale. Le corpus est composé des articles comportant le mot *femme* et de ceux dans lesquels le mot apparaît dans les rubriques. L'autrice définit une dizaine de catégories dans lesquelles elle range les mots ainsi que les expressions et les proverbes. L'étude consiste à comparer le traitement réservé à ces séquences dans les trois dictionnaires suivant un protocole qui permet de vérifier la présence d'une unité dans un, dans deux ou dans trois dictionnaires ou de constater son absence des nomenclatures.

Rachele Raus (p. 109-121) étudie la représentation de la femme ottomane en France, du *xvi*^e au *xix*^e siècle, à partir du lexème *turque* et de quelques hyponymes et synonymes tels *sultane* et *odalisque*. Le corpus est tiré des récits des voyageurs, de la littérature, des textes des historiens et des dictionnaires. Le cheminement de l'analyse est chronologique, chaque période est étudiée comme un tout.

Ursula Reutner (p. 123-134) fait une incursion dans les salons du *xvii*^e siècle où elle côtoie les Précieuses qui, dans la foulée de l'Italie du *xvi*^e siècle, répandent les bonnes manières et le bon goût. C'est une période intéressante pour les femmes, car elles y sont l'objet d'éloges et elles n'hésitent pas à prendre ou à faire leur place dans la société d'alors. Elles font « partie intégrante des cercles de la société élitare » (p. 123). Non seulement les Précieuses perfectionnent-elles l'art de la conversation et ouvrent-elles des perspectives inédites quant à l'esthétique, mais de surcroît elles créent le vocabulaire nécessaire pour exprimer ces activités et ces perceptions nouvelles.

Marco Lombardi (p. 135-145) recense le vocabulaire érotique dans les échanges épistolaires de Beaumarchais avec la comtesse Marie-Madeleine de Godeville. Il approfondit l'étude de quelques mots. De longs extraits de ces échanges de lettres sont reproduits.

* * *

Dans ce petit ouvrage collectif sans prétention et d'une utilité certaine, le dictionnaire est vu comme un « texte qui participe de la culture qui l'a vu naître » (p. 7). Il est une mémoire et un miroir (*speculum*) de cette culture puisqu'il en réfléchit l'image et qu'il renferme les mots servant à exprimer cette dimension de la société. L'un des thèmes dominants et récurrents de cet espace culturel est assurément celui de la femme. *Des mots et des femmes*, s'inscrit dans cette continuité. L'ouvrage donne lieu à une mosaïque de discours sur les femmes et les mots pour dire les femmes. Les contributions ne portent pas sur les mots de la conversation ordinaire ou des simples échanges quotidiens sur le monde; les auteurs s'intéressent aux mots qui désignent, décrivent et expliquent les femmes, ceux qu'elles utilisent ou que d'autres emploient pour parler d'elles. Il s'agit de scruter l'univers lexical des femmes afin de mesurer comment les femmes ont pris la parole pour s'exprimer sur elles-mêmes. Dans ces contextes, on serait autorisé à parler d'un regard sur des actes de paroles féminins, féministes et féminisants – éventuellement pro- ou anti-femmes. Deux axes forts ressortent de l'ensemble des contributions, soit les rapports au dictionnaire et la jonction avec une norme réglée par la grammaire, la morphologie et des connotations. Les perspectives dégagées viennent confirmer une fois de plus que l'équation femme et dictionnaire se résout en trois temps : la femme dans le dictionnaire (le vocabulaire des noms communs et les compilations de noms propres), les femmes qui participent à l'élaboration des dictionnaires et les dictionnaires de femmes.

Quelques thèmes féminins sont incontournables ou inépuisables; ils inspirent à nouveau des collaborateurs de ces actes, mais il n'en ressort guère des conclusions ou des résultats inédits. Peu de sujets réellement neufs cependant, mise à part la contribution de Gabrielle Saint-Yves qui livre ici une étude sérieuse, documentée et substantielle. Elle ouvre un terrain de manœuvres inexploré. Malgré tout, cet opuscule illustre combien les dictionnaires sont les « greniers de l'idiome » (Pablo Neruda) et une voie de passage idéale pour les études portant sur le vocabulaire. La majorité des communications s'inscrit en

effet dans l'orbite du dictionnaire qui est appréhendé sous l'un ou l'autre de ses attributs ou qui a servi de source pour établir les corpus étudiés. Que ce soit sur l'axe diachronique ou sur l'axe synchronique, les mots sont toujours situés dans une écologie particulière et les études sont conduites sur des terrains solides, sans les excès qui viennent parfois entacher les résultats recueillis dans d'autres recherches.

Rien d'étonnant donc à voir le dictionnaire tenir le premier rôle dans ce nouvel épisode du feuilleton « Femmes et dictionnaires. C'est en effet dans le dictionnaire que l'on peut concrétiser l'existence du lexique, du moins avoir prise sur une partie de ce grand ensemble dont les sociétaires sont en nombre indéfini. C'est sur ces fondements qu'est générée une image de la francophonie qui tend à faire de la France le lieu de convergence obligé quand vient le temps de circonscrire et de hiérarchiser les rapports entre les différents partenaires communautaires du « français ». Toutefois, l'examen de cette problématique relève d'un autre épisode du feuilleton.

En attendant, si modeste soit-il, ce collectif n'en constitue pas moins un nouveau chapitre qui s'ajoute au grand livre des écrits métalinguistiques sur la femme et le dictionnaire.